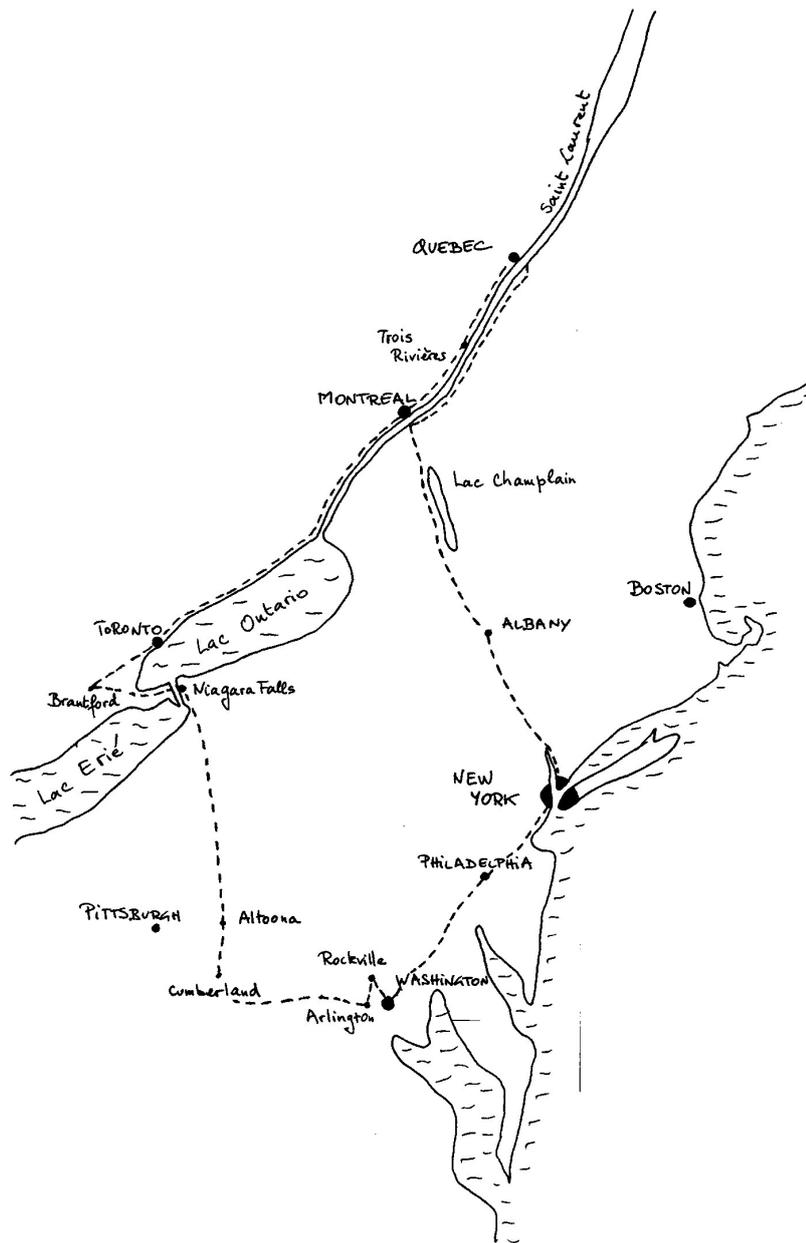


L'AMÉRIQUE ET MES DEUX PÉDALES



Régis de la Hennerie

A Loulette,

don't la longue maladie m'a incité à reprendre le vélo, pour compenser par un peu de sport la sédentarité du bureau et celle des visites à l'hôpital.

C'est pour lui faire vivre mon périple, que j'ai écrit à Loulette, chaque jour, mes péripéties au dos de cartes postales. C'était son feuillet de vacances à épisodes.

Elle a gardé tous mes commentaires, jetés sur le papier lors des baltes à l'ombre des grands arbres. A mon retour, j'ai récupéré ces brouillons presque illisibles, j'ai pris mon courage à "deux doigts" pour pianoter sur le clavier d'une machine à écrire et rendre le texte, sinon plus intéressant, du moins plus lisible par ceux qui nous portent quelque intérêt, ou qui pratiquent le cyclotourisme...

N.B. : Je ne suis pas un puriste ni un perfectionniste. Si c'était le cas vous n'auriez pas ces lignes sous les yeux. Aussi ai-je dû consciemment ou inconsciemment prendre des libertés avec la Vérité, comme avec le Larousse et notre grammaire... Tant pis ! A vous de participer et de rectifier. Merci !

Aéroport de Mirabel, le 26 ou 27 mai 1986

Je suis bien arrivé. Tout s'est bien passé mais avec de petits incidents qui vous accélèrent le cœur à certains moments. Ainsi à l'enregistrement, ils n'acceptent pas mon vélo, même les "pattes à l'envers". Il faut l'emballer. Course à travers l'aérogare pour me procurer un carton ad-hoc ; re-course et re-queue pour payer les 50 francs supplémentaires. Enfin mon vélo enchemisé disparaît sur le chariot, écrasé entre deux bedonnantes valises. A Mirabel tout le monde retrouve qui sa valise, qui son sac. Un seul pauvre type attend son vélo. Il s'inquiète, interroge. "Ça va venir !". Il insiste. "S'il était dans l'avion, il va arriver !". Le tapis défile et tourne, désespérément vide. Je serre les dents. Il me faut mon vélo... Sinon c'est foutu... Pas d'argent mais mon vélo... Toujours pas sur le tapis... quand derrière moi s'ouvre la porte du monte-charge. Je revis : il est là, lamentable, soutenu par un porteur, les pédales rentrées, le guidon de coin, la selle de travers, les pneus à plat, zigzagant sur ses jantes. Pauvre vélo ! Je proteste : "On a crevé mes pneus !". "Vous pouvez plutôt nous dire merci, car si on n'avait pas dégonflé vos pneus, ils auraient éclaté en altitude." Je reprends mon souffle... que j'insuffle aussitôt dans mes pneus qui tiennent la pression. Rien de grave. Une demi-heure après, tout est OK. Ça roule !

J'adore les repas en avion, le petit plateau avec tout le "set". Même si ce n'est pas extraordinaire, c'est toujours bienvenu ; ça écourt le temps ; on a l'impression de rajeunir et de jouer à la dinette. La stabilité des récipients n'est pas toujours impeccable, mais les trous d'air sont rares. Ce qui n'a pas empêché l'hôtesse de renverser du thé sur mon beau pantalon de survêtement. "- Sorry ! I am sorry !" me dit-elle. - Mitou !" rétorqué-je, très contrarié pour mon smoking de cyclo. La voilà qui revient faisant des grands cercles avec un chiffon et un détachant et un sourire à se faire tout pardonner. "Elle va frotter" me dis-je en me carrant dans mon fauteuil... le temps de réaliser que j'avais entre les mains le chiffon et le détachant, le tout avec en prime un grand sourire goguenard.

Pas facile d'opérer, coincé entre la tablette et l'accoudoir ; aussi je remonte l'avion, pour faire ça dans les toilettes. Tenace, coriace, la tache brune de thé jaunit et s'étale entre les deux jambes mais refuse de disparaître. Dur... Très dur d'affronter de face les voyageurs qui vous ont vu partir de dos et de leur promener à hauteur du nez une tache bizarre et outrageusement placée. Je grommelle à qui veut l'entendre que cette foutue tache de thé ne veut pas partir. Apparemment plus personne ne comprend le français et compatit. Je préfère m'écraser dans mon fauteuil, plutôt que de traduire mon infortune. C'est seulement bien après que j'ai de petits regards complices et entendus. Mais au fait qu'a-t-on compris ?

Ultra rapide ce vol Paris-Montréal : départ d'Orly à 18 heures, arrivée Montréal 20 heures. Pas idiot, vous avez compris que c'est le décalage horaire. Six fuseaux séparent Paris de Montréal. Avant de s'endormir, on met sa montre à l'heure avec six petits coups à sa quartz. Je suis un peu énervé, je repense à tous les événements de cette première journée et reprends les échelles de ma carte pour vérifier les 3 000 kilomètres de mon triangle Montréal-Washington-Niagara à faire en 27 jours. Il faut envisager des étapes de 100 kilomètres ou mieux de 100 miles (160 km) si je veux m'accorder une ou deux journées pour visiter les grandes villes, Montréal, New York, Washington, Niagara et Québec. J'ai un petit doute sur la bonne fin de cette entreprise. "Alea jacta est !" ... "Visitez sa plage, son casino !" Comprenne qui peut cet affreux calembour bien connu de mes copains de collège.

Du bruit il y en a toujours dans ce motel, mais ce vrombissement m'intrigue et me réveille. Je l'identifie avec indignation. Passer l'aspirateur en pleine nuit ! Ça ne va pas ! Mais quelle heure est-il exactement ? 12 h 50 m'indique ma quartz. Zut ! *fast ! quickly !* il faut déguerpir en vitesse, sinon je suis bon pour une deuxième nuitée à 30 dollars. Je pousse mon vélo dehors, le selle de mes deux sacoches et me précipite à la réception en cherchant mes mots : *Very tired yesterday - plane from Paris - too sleep !* etc... Le garçon accroche flegmatiquement ma clé au clou et me "chewingume" un "Bye bye !" Tout s'arrange bien pour moi.

Je consulte à nouveau ma montre spéciale baroudeur avec boussole incorporée : Heure 1.05 am. Bizarre ! Date 5 - 27. Etrange ! Je me croyais le 26 mai. Mais qu'est-ce qui se passe ? Aurais-je dormi toute la journée du 26 mai ? Je suis bien

arrivé à Montréal le 25 à 20 heures et je suis maintenant le 27 mai. Ça ne colle pas ! Je ne rêve pourtant pas. Je me regarde dans la glace et retrouve presque avec plaisir la piqûre de moustique qui gonfle ma paupière droite. Tout cela c'est bien moi et le moustique aussi ! Alors ? Qu'a-t-on fait de ma journée du 26 mai ? Je sens que je vais avoir des fins de vacances approximatives. Il me semble déjà voir mon patron grimaçant de ne pas me voir perdre ma journée du 26. Je n'en ai pas profité moi. Je veux mon 26 mai !...

P.S. : Dégustant un sirop d'érable (= du miel liquide), je m'en ouvre à un serveur francisant qui me rigole : "Il ne fallait pas rajouter 6 h mais les soustraire (6 h de décalage + 6 h ajoutées à l'envers = 12 h d'écart), car nous sommes bien le 26 à 2 heures pm et non comme l'indique votre montre le 27 à 2 heures am.

P.S. de P.S. : J'ai avalé de travers mais je suis rassuré. J'ai retrouvé mon 26 mai, je me sens plus jeune et en pleine forme...

Montréal, le 26 mai 1986

Le 26 mai a été consacré à la visite de Montréal. C'est plutôt Montréal qui s'est dévoilé à moi, au gré de mes coups de pédales. A l'aéroport de Mirabel on m'a dit que la "117" mène directement à Montréal. Aussi je la suis, la perds, la retrouve, etc, pour me trouver à Laval où je décide d'acheter un plan pour réaliser que j'arrive par le nord ; que le pont devant n'enjambe pas le Saint Laurent mais la "Rivière des Prairies".

Les freins de mon vélo, un peu malmenés dans la soute, grincement terriblement à chaque feu rouge et me valent des coups d'œil intrigués. Ces grands boulevards extérieurs sont affreux. Ils souffrent beaucoup en hiver. Ils sont gercés. Chaque printemps comme maintenant, on rebouche le macadam. C'est de la tôle ondulée, avec en prime les cratères des bouches d'égouts et le piège à jantes des grilles. Le pauvre cyclo, rejeté dans les caniveaux par le trafic des voitures et celui surtout des énormes "lorries", se les farcit tous, au risque de tomber quand il ne les a pas prévus.

Affreuse cette entrée dans Montréal. Je suis écoeuré et pas rassuré du tout. Heureusement les rues des "St", Jacques, Antoine, Louis, Catherine... viennent me faire oublier cet "enfer" et m'apportent les béatitudes des quartiers animés et agréables, voire surprenants par l'opposition de vieux bâtiments (style Victoria) et de gratte-ciel très new-yorkais. Ici quadrillage des rues qui se coupent à angle droit. Il faut vite repérer pour bien s'orienter que la rue St Laurent va du sud au nord, c'est-à-dire du St Laurent à la rivière des Prairies et divise en deux zones Est et Ouest la ville. Ste Catherine Ouest c'est la partie gauche du plan, etc.

Le 27 mai 1986, évasion de Montréal

Il est très difficile pour un cyclo de sortir légalement de Montréal. Les trois principaux ponts sont comme des entonnoirs qui dégoulettent un flot très dense de voitures où un vélo n'a rien à faire, ni autre chose à attendre qu'une désagréable surprise... au mieux une amende, car lorsqu'on arrive naïvement après bien des difficultés à l'entrée de ces immenses ponts qui enjambent le St Laurent, on aperçoit le panneau "Interdit aux cyclistes". Il ne faut pas croire que c'est de l'imprévoyance de ma part. Je fais part de mes craintes à ce sujet lors du souper chez mes amis La Rocque. Comme tous les automobilistes, ils ignorent les ponts qui ont une piste cyclable. L'Office du Tourisme consulté n'en sait pas plus, mais conseille le pont Victoria moins chargé. Je m'y fais refouler. Je tente le pont Champlain. J'y risque une amende, bien qu'un cyclo canadien se vante de l'avoir pris. Le flic ne sait pas où m'envoyer. Il m'aurait peut-être aidé si un accrochage ne s'était pas produit devant lui.

Reste un ouvrage métallique, sorte d'énorme grille, qui retient la débâcle des glaces au printemps et qu'empruntent les pêcheurs. Mais pour y accéder, ça ne figure sur aucun plan ! Il y a aussi le pont Jacques-Cartier qui met une jambe dans le bassin olympique de l'île Ste Hélène. C'est ok ! On passe en vélo. Je fais cinquante kilomètres en tâtonnements et il est 1 h 30 PM quand j'arrive enfin sur l'autre rive qui semble la terre promise tant j'avais peur de ne pouvoir l'atteindre.

Lake George

Ça a l'air d'une station balnéaire sur le lac Champlain, très prisée des motards. Il y en a partout, sur de superbes motos carénées, avec sacoches sur les côtés, radio, bigophone. Ils voyagent en groupe d'une dizaine de blousons chamarrés identiques et se téléphonent. Ils sont exubérants, un peu effrayants car on se sent désarmé s'ils décidaient un mauvais coup en pleine montagne. Ils m'accompagnent dans la descente d'un col. J'en ai devant, à côté et derrière. On se sourit, moi jaune. Une fille en décapotable prend mon escorte. Je lui abandonne sans jalousie tous mes motards.

Elizabethtown, le 25 mai 1986

Je viens de traverser sans trop souffrir la plus grande partie des Adirondacks. Mon ordinateur de bord indique 11 heures de vélo, 170 kilomètres, vitesse moyenne 15 km/h, vitesse maxi 69 km/h. Le temps est magnifique. Je dois acheter une huile solaire. Je rissole...

Khanawake. C'est le nom du drôle de village que je viens de traverser. Les gens ressemblent à des Iroquois. Les chiens semblent avoir "fauté" avec ceux des Esquimaux. Les maisons sont un compromis entre la tente et la cabane. J'y achète deux tranches de rôti, des tomates, une bouteille d'Evian et des biscuits que je ne peux pas avaler parce que trop secs et que mon Evian a éclaté en tombant de mon porte-bagages. Arrêt en lisière d'un petit bois, coin peu fréquenté sauf par les moustiques. Ça me rappelle le Vaccarès : intenable, piqué de partout, jambes, bras, cou, etc. Je fourre mes jambes dans un poncho, enfile ma veste de survêtement pour les bras ; et ma casquette maintient à la légionnaire mon mouchoir du cou et des oreilles. Déguisement efficace, je peux manger et même m'assoupir.

Je reprends la 138 et réalise enfin le sens de JCT 40 (Jonction avec la route 40). Temps très sombre pour un 6 PM. Le soleil a disparu, beaucoup de vent chaud. Talonné pendant cinq kilomètres par un cyclo qui m'a doublé, la moyenne augmente mais l'orage se rapproche. Des éclairs, de larges gouttes. Ormstown n'est qu'à 6 miles (je modifie mon compteur en miles, il faut bien s'adapter). J'espère passer à côté de l'orage. Arrivé au sprint à Ormstown avant les trombes d'eau, je me réfugie dans une baraque à hot-dogs. Je mange et, comme il pleut à seaux, je parle de la France. Ils ont des amis qui habitent Limoges, etc. Pour dormir, on m'envoie au Vieux Moulin, dancing qui me remet dehors sous la pluie... Voir Texaco à un mile, sorte de bordel de campagne.

Le paysage est impressionnant mais n'a pas l'agressivité des Alpes. Pas de côtes en lacets pour grimper les cols. Ici la route est toute droite et l'on grimpe "au train" après avoir choisi le braquet que l'on peut pousser pendant des heures sans trop peiner. Les ours des Adirondacks je ne les ai pas vus et j'aime autant. J'ai déjà eu assez de démêlés avec les chiens aujourd'hui. Sur une petite route, le caniche à Mme me course et me taquine les mollets sans obtempérer aux gloussements alarmistes de sa maîtresse. Je dois lui envoyer un coup de savate qui l'expédie trois mètres plus bas dans le fossé. Le chien n'aboît plus. Par contre sa maîtresse prend le relais. Heureusement elle court moins vite que son clébard. En quelques coups de pédales, je retrouve la quiétude des Adirondacks.

Puis le soir, en passant devant une clairière, le molosse du mobil home me repère et, bien que je lance ma machine, lui met plein gaz et me remonte. Et 200 mètres plus loin, je suis à portée de crocs. Un coup de frein surprise et Médor me passe devant, freine aussi des "4 roues". Mais j'ai le temps de prendre mon vélo en bouclier. On gueule tous les deux, lui beaucoup plus fort que moi, mais il n'a pas l'air trop méchant (j'ai sorti ma bombe). On valse ensemble 3 tours à l'endroit, 2 tours à l'envers, le vélo entre nous. Les propriétaires du fauve s'inquiètent-ils des frasques de leur molosse ? Les voitures passent en klaxonnant pour qu'on s'ébatte ailleurs que sur la route. Un automobiliste compréhensif s'arrête à notre hauteur. Hélas je ne peux lui parler que français tant mon travail de taumachie me prend l'esprit. Que me dit-il ? Je n'en sais rien, mais les espoirs qu'il a fait naître sont repartis avec sa voiture.

Me voilà seul avec mon fauve à 200 mètres de ses proprios qui ne réalisent toujours pas le drame qui se déroule. Un changement de stratégie s'impose. Fini la valse, on va essayer le quadrille des lanciers, tout en se rapprochant de son bungalow où son maître fait (je l'espère) preuve d'autorité. Enfin en vue du mobil home, nos aboiements mutuels font sortir une bonne femme. La clairière résonne de nos cris, mais Médor ne me quitte pas. Mme veut retenir son chien par la crinière mais je n'ai pas fait deux pas que celui-ci la laisse sur place, m'assurant de toute son attention. Alors je ne bouge plus. Mme va chercher son collier et sa chaîne et je peux enfin repartir...

Date historique : 1st june 1986

Par une nuit sombre et orageuse, Wheelég pénètre dans New York, plus exactement dans son faubourg de Bronx. Pourquoi Wheelég (roue-jambe) ? Parce que c'est désormais mon nom de guerre. A Lake George, je suis l'autre soir intrigué par le raffut que font des Indiens autour d'un feu. Déguisés, couverts de plumes, ils s'interpellent par des "Pied-léger", "Gros-seins", etc. Ils donnent d'ailleurs la réplique aux motards qui font un meeting sur l'autre rive du lac. Il y a de l'ambiance à Lake George ce soir-là. Je me suis donc approché avec mon vélo. Un des assistants regardant ma monture me demande, intéressé, d'où je viens, où je vais. J'ai à peine rassemblé mes "english words" pour lui expliquer que je viens de Montréal et vais à Washington via New York, qu'il me propulse aux pieds de son Big-Brain qui explique mon odyssee à sa tribu. Je suis ovationné. On compare mes bras tannés et ma figure bronzée avec les leurs. Je ne suis plus "visage pâle". Je suis maintenant un des leurs. Ils ont la malencontreuse idée de me faire pivoter. Ils rient au vu du blanc au creux des genoux ; mais m'adoptent quand même, m'apportant à boire une vinaigrette dans une calebasse. Ils délibèrent pour me trouver un nom... Je suis baptisé Wheelég. Je bois encore bien de leur saloperie qui rafraîchit sur le coup et embue l'esprit ensuite.

Encore lucide mais un peu inquiet, je fais part à Big-Brain que Wheelég a perdu sa monture... Mon vélo a disparu, mais on me le ramène aussitôt, la chaîne dérailée. Mes frères ont dû s'emmêler les pinceaux en l'essayant. Comme mon intention n'est pas d'enfourcher mon destrier, ceci est sans importance. Mon état m'invite surtout à m'appuyer dessus, tout en essayant d'avoir la trajectoire la plus directe pour regagner mon motel. Wheelég arrive tout seul dans son lit, c'est parole d'Indien, mieux que d'arriver à vélo à New York (car ils m'ont fait boire ces faux frères).

1st june 1986, arrivée à New York : Bronx by night

D'avoir une chambre au YMCA me détend, me permet d'écrire et de goûter pleinement l'ambiance formidable de New York. Je suis à deux pas de Central Park et de Broadway. Manhattan me fait oublier le Bronx d'hier où j'ai été refoulé par trois fois de motels bien difficilement localisés. Quelle nuit ! Pluies d'orage, insécurité, grouillement de noirs braillards et pauvres, quatre heures de démarches pour gîter, de renseignements pris auprès de gens qui promenaient leur toutou ou leur petite amie (dans ce cas l'homme est beaucoup moins coopératif, la fille davantage). Tout cela pour me trouver dans un motel-ghetto fourmillant de Noirs. Une cour carrée avec entrée unique, sous l'œil noir d'un cerbère noir. On loue ici par tranches de quatre heures. Pas de place pour une nuit complète. Il fallait réserver. Il est 1 heure AM. J'ai 175 kilomètres dans les jambes. J'ai faim et surtout soif. Je suis mouillé (entre nous j'ai le trouillomètre à zéro).

Je n'ose plus regarder mon plan tellement je me sens une proie facile pour cette faune qui se meut dans l'ombre. Je roule ou marche avec le plus de détermination possible, refusant tout accostage : "Sorry, I go to bed", mais ignorant où. Je ne consulte mon plan que dans le périmètre sécurisant et éclairé des stations d'essence, pour constater que je me goure. J'en ais marre. Un ras-le-bol qui me fait regretter ma Normandie et mon lit...

Le comble va surgir de l'obscurité. Mon sang baisse de 10°. Je suis frigorifié, horrifié. Surgissant d'un square que je longe, une meute de chiens errants m'encercler. Heureusement je suis à pied à ce moment-là et pétrifié je reste sur place, attendant une attaque par derrière, puis la ruée générale à la première goutte de sang. "Mourir, saigné par des chiens à Bronx, est-ce mon destin ?". Eh bien non ! La gent canine est plus occupée à se flairer l'arrière-train et à copuler en plein carrefour, sous l'œil hilare des chauffeurs noirs qui se mettent plein phares pour ne rien perdre du spectacle... Tout ceci pour vous faire comprendre pourquoi j'accepte de payer 25 dollars pour quatre heures de sécurité dans une chambre infecte et bruyante : les coups de démarreurs des vieilles guimbardes récalcitrantes, la tuyauterie qui dégorge, faussement discrète, son flot d'eaux sales, les robinets qui soufflent des pets d'eau sonores et par-dessus tout cela cette foutue télé qui marche 24 h/24 h et que les noirs poussent à fond lorsqu'elle distille du rock ou du jazz...

Je n'ai pas fermé l'œil. Mais c'est propre, sec et rasé que je quitte à 5 heures AM ce bouge, non sans réclamer mes 5 dollars laissés en gage pour la clé... A moi Manhattan dont les aiguilles des gratte-ciel peignent et strient les premières rougeurs du soleil levant. J'ai le temps dans ma chambre de déplier totalement mon plan sur le lit et d'avoir un aperçu général des différents quartiers, chose indispensable pour se diriger ; ensuite on peaufine avec les rues...

Ici à New York, c'est la 5e Avenue qui délimite les rues perpendiculaires en "W" ou en "E". Il me faut gagner Manhattan le plus vite possible. Après avoir roulé une demi-heure dans la direction présumée, je suis obligé de constater qu'une déviation m'envoie dans la nature. Des éboueurs noirs à qui je demande la direction de Manhattan ont l'air de trouver drôle que je veuille aller là-bas. N'est-on pas bien ici, surtout si je n'ai pas d'amis là-bas ? Je roule encore un quart d'heure et préfère demander confirmation à des "littéraires" qui livrent des paquets de "N Y Tribune" en commentant les gros titres. Eux me disent que c'est encore très loin (qu'est-ce que ça veut dire pour un type qui vient de Montréal ?). Le mieux et le plus simple est de prendre le « subway » qui bizarrement gronde au-dessus de nos têtes. C'est la ligne directe pour Manhattan. Interrogateur je leur soulève mon vélo et eux me confirment "OK with your bike !". Je n'ai pas osé imaginer que je vais cependant le faire quelques heures plus tard.

New York, le 2 juin 1986

Ce matin, réveil en douceur. Le temps est nettement plus frais. Fini les 35° d'hier soir. Mon premier souci est de me réapprovisionner en dollars. J'avise une banque où parmi les cartes Dinner's, Eurocard, etc, je distingue la Visa qui est très bien acceptée à New York et dans les magasins, restaurants et motels. Hélas ma Visa ne fonctionne pas. L'ordinateur me refuse mes 200 dollars. On me rend ma carte. Je propose d'échanger mon argent français. Ils n'en veulent pas. J'essaie de les apitoyer en leur expliquant que je dois régler avant 10 heures ma chambre, sinon je serais obligé de disputer aux clochards un de leurs bancs. On me donne l'adresse d'un Juif qui prend toutes les monnaies. C'est loin... J'envisage de miser mes derniers dollars dans cette course en taxi... Je trouve dommage de me faire arnaquer par un Juif. Je fais donc une deuxième tentative à la Chase Manhattan Bank : même réponse de l'ordinateur qui recrache ma carte Visa. On me propose d'essayer pour une somme moindre. Cent dollars c'est encore "no". Je demande alors d'essayer pour cinquante dollars. Ça me dépannerait jusqu'à demain. Car je suis conscient d'avoir fait mon premier retrait mardi dernier, juste après avoir quitté le Canada. J'avais retiré

200 dollars, soit 1 600 francs, et on est autorisé à 2 000 francs par semaine. Il me restait donc 400 francs disponibles soit 50 dollars. Par contre demain je pourrai à nouveau retirer 250 dollars. Formidable et emmerdant cette rapidité de contrôle par ordinateur. Pensez donc : toutes les banques des USA et du Monde peuvent savoir si elles le désirent combien j'ai retiré d'argent dans les huit jours écoulés. Le retrait dans une petite banque perdue à la frontière du Canada est vérifiable à plus de mille kilomètres par n'importe quelle banque de New York.

Voilà trois nuits que je passe ici. Je commence à prendre mes habitudes dans ce YMCA. Mais il faut poursuivre le périple. Demain aux aurores, départ pour Washington : 250 kilomètres. On peut envisager le « shake-hand » avec Reagan pour dans trois jours. Rassembler mes affaires n'offre aucune difficulté. Tout est là, sur le lit, sauf ma roue avant de vélo et ma pompe qui se tiennent compagnie dans le coin près de la porte. La principale difficulté demeure toujours de retrouver l'emboîtement et les imbrications savantes qui me permettent de fermer mes sacoches. Quand tout est déballé sur le lit, ça tient une place énorme. Un prestidigitateur se refuserait à faire disparaître le tout dans mes deux petites sacoches. Je suis "fortiche" dans mon genre car j'y arrive toujours, non pas avec des mots magiques mais avec des mots très ordinaires que certains disent même vulgaires, mais il en faut beaucoup pour réussir et mieux vaut être seul à ce moment-là.

Enfin tout est bouclé. Je suis propre. Hier pour trois dollars j'ai pu laver mon linge dans une « laundry ». J'ai pu constater en enfilant mon survêtement immaculé que les manches me serraient les muscles des bras et que les jambes du pantalon m'arrivaient à mi-mollet. La logique voulait imputer ces transformations au sport qui développe et fait grandir... Mais je crois plutôt que le nylon ne se fait pas bouillir...

Mes deux sacoches sous le bras, ma roue à la main, ma pompe dans le creux de l'aisselle, accrochée au petit doigt la clé de la chambre qui vaut cinq dollars si on la rend et rien si on la garde, la clé d'antivol entre les dents, je quitte ma chambre. Je me retrouve donc à 7 h 30 AM, avec cinq dollars en plus dans la poche, sur le trottoir du YMCA où mon vélo unijambiste a dû passer la nuit au milieu des ses frères américains. Pas possible ! La roue à la main, la pompe de travers, les sacoches sous le bras, je jette de rage, à terre, la clé d'antivol que j'ai entre les dents... Elle est désormais inutile... Mon antivol est là, cisailé... MERDE !!! Prévisible mais pas prévu ce vol de vélo...

Le coup est dur. Je me sens totalement paumé, seul avec mon paquetage sur le trottoir du YMCA, avec pour tout véhicule une roue de vélo. Je prétexte avoir oublié quelque chose dans ma chambre pour récupérer la clé que j'ai rendue et remonte, avec mes sacoches et ma roue, réfléchir le plus calmement possible, allongé sur mon lit. Montréal-New York, plus de 1 000 kilomètres, prouve que j'ai été capable de mener à bien mon périple de 3 000 kilomètres dans le temps imparti. Mais maintenant sans vélo ?... Abandonner et finir en stop ? Courir les coaches pour continuer mon circuit ? Rentrer par le train à Montréal et y passer le reste de mes congés ? Je préfère poursuivre dans la version originale. J'achète fort cher un vélo américain qui semble, après modifications, pouvoir convenir.

3 juin 1986

Midi. Je prends possession de mon « Trek » made in USA, après m'être assuré du remplacement des plateaux d'origine 52-45-28 par 50-40-28 dents. Le vendeur veut me flatter et me le fourguer sur le champ en l'état, mais les kilomètres c'est moi qui les fais et je suis intraitable sur ce point. Je lui fait comprendre que sa marchandise à 500 dollars, je ne la prendrais que conforme à mes désirs. A lui de se démerder pour trouver les plateaux adéquats. Pour le mettre en confiance, je lui laisse 50 dollars d'acompte et quatre heures pour modifier la bécane.

Vélo conforme, robuste machine, excellente routière, on devrait s'entendre tous les deux. De toute façon, nous allons cohabiter ensemble au minimum pendant trois semaines. Je promets à ma bicyclette qu'elle couchera toujours avec moi, que je ne dormirai plus que dans des motels où elle rentrera de plein pied avec moi dans la chambre. Par contre je lui demande de ne pas trop aguicher quand je la laisserai quelques minutes seule sur le trottoir pour acheter cartes ou fruits. Pacte conclu, on devrait finir le périple ensemble. Seulement hier elle a fait des caprices avec son dérailleur. Elle voulait que je m'occupe d'elle. Aussi, dans un parking, je lui ai mis les jambes en l'air, j'ai tâtonné et réglé, un petit coup par ci, un petit tour par là. Elle était contente cette vieille « bike » que je la tripote un peu avant de la faire souffrir. On est reparti bons copains, connaissant nos réactions mutuelles. Un bon couple !

5 juin 1986, Westchester

L'heure du scribe est venue. Voilà une heure qu'il se défend contre les fourmis, allongé au pied et surtout à l'ombre d'un érable, écoutant les trois inlassables notes d'un oiseau perdu dans le feuillage. Ça n'est pas désagréable, mais ça fait un peu oiseau attardé. Il est 4 heures PM. Dans une heure je reprends la route mais tiens à m'acquitter de mon heure de gribouillages. Les emmerdes c'est comme les clous, le dernier chasse l'autre. Aussi faut-il leur donner immédiatement leur place au risque, après, de ne se rappeler que du dernier.

Hier c'était la journée des crevaisons : six trous dont une fois les deux roues en même temps parce que je me suis empêtré dans un barbelé qui serpentait sur les bas-côtés que je suis obligé d'emprunter si je tiens à arriver entier à Washington et à échapper aux *trucks*. La première crevaison, je répare sereinement avec la chambre à air de secours qui me reste, l'autre ayant suivi, cachée sous la selle, mon vélo volé. A la deuxième crevaison, je râle, j'en veux à ces bas-côtés infects, pleins de trous, de verre, de clous, de ferraille, etc. Puis je me reprends, choisis un coin à l'écart, sors minutes, Rustines et répare... mais les deux pneus ko en même temps, affaissés sur les jantes, c'est l'écoeurement, le raz le bol... Démoralisé, je soutiens ma compagne, elle complètement à plat, jusqu'au prochain motel dont je vois 3 lettres sur 5 allumées à 800 mètres de là. Réparation difficile : si les quatre trous d'une roue sont astucieusement colmatés, l'autre chambre à air est foutue. Je la remplace par la dernière chambre de rab qui me reste et prends la ferme résolution d'acheter deux *tyres* demain à la première boutique rencontrée. Hélas je ne vois pas de boutique avant d'avoir percé à nouveau. Je démonte et constate une double perforation à la hauteur de la valve, là où aucune Rustine ne tient... Je tente de réparer mais ça fuit. Je suis de nouveau à plat. Un pompiste à qui je tente d'expliquer que je suis *flat*, croit que je lui demande de réparer et m'envoie "chier" en américain ! Un gars, qui promène en laisse son molosse, ne veut pas que j'approche parce que son chien est méchant, du moins c'est le comportement canin qui me le confirme. La bête fait faire du "ski sur herbe" à son petit maître, genre asiatique qui n'arrive pas à le retenir.

Bref ça va mal ce matin ! Un chauffeur de *truck* me confirme la présence d'un supermarché à seulement dix miles (seize kilomètres à pieds !) où il y a de tout. Je lui dis quand même merci ! Je songe à aller manger pour me donner du moral et du temps pour réfléchir d'une manière objective et optimiste. A tout hasard, à un livreur de yaourts Danone, je demande où je pourrais acheter des *tyres*. Il me fait grimper avec ma *bike* dans sa camionnette. Il s'arrête une paire de fois et je ne puis faire moins que de l'aider à transporter ses plateaux de yaourts. Vingt minutes après, il me dépose devant un magasin de cycles... Il est 9 heures et, sur la porte fermée, un petit panneau "Open at 11 am to 7 pm". Ça ne fait pas mon affaire mais inutile de râler. Je profite de cet entr'acte pour absorber un sérieux *breakfast*. J'achète dans une *pharmacy* une poignée de cartes postales que je noircis aux uns et aux autres. C'est grâce au soleil que je réalise que les cartes se vendent aussi dans les "pharmacies" où, étant en bonne santé, je n'ai pas lieu d'entrer. En effet c'est en cherchant de l'huile solaire que je réalise qu'en France on les appellerait "drugstores"...

A 11 heures le magasin est ouvert. Je peux non seulement acheter quatre *tyres* mais aussi une armature pour soutenir ma sacoche avant de vélo. Un quart d'heure après, une chambre est mise en place sur la roue arrière. Et nous voilà repartis. Ça va, ça roule. On est en plein Philadelphie. Un *cop* me détourne. Le trafic est trop dense. Il m'indique une autre route qui me conduit sur l'interminable avenue F. Roosevelt, une véritable autoroute, un périphérique large comme un terrain de football : quatre voies rapides au milieu, quatre voies latérales et une bande cyclo-piétonne mais très mauvaise pour les cyclos... Bref j'ai l'impression de ne jamais pouvoir quitter cette avenue F. Roosevelt et d'y avoir roulé toute l'après-midi. La ville s'étale, avec ses espaces verts qui contrastent avec New York où le moindre espace est récupéré pour supporter un gratte-ciel. Fidèle à la sieste de 3 à 5 heures, la période la plus chaude où le moindre effort me transforme en serpillière dégoulinante, je pique un bon roupillon sous un arbre et sur un gazon moelleux. Il faut que, du feuillage, une balle de golf tombe comme une noix pour que je réalise que je suis en bordure d'un terrain de golf. Une heure après sa chute, personne n'est venu la rechercher. Je suis prêt à la prendre comme souvenir de Philadelphie, mais ne pouvant me charger elle doit être encore au pied de mon arbre...

Vers les 7 heures PM, j'ai l'impression d'arriver de l'autre côté de Philadelphie. Quelques motels affichent *vacancy*. Mais ayant peu roulé, je décide de m'arrêter plus tard. A 8 h 30 le premier motel sera le bon. Je roule toujours : pas de motel. La circulation demeure très dense sur les trois voies. Je suis relégué sur la dessertte de droite : tôle ondulée, ramassis de bestioles écrasées, de pneus éclatés et ferraille en tout genre, etc. Je m'inquiète un peu. Le ciel orageux s'assombrit. Les voitures allument leurs phares, mais toujours pas de motel en vue. 9 h 30 : je suis mal à l'aise. Il fait vraiment sombre. Je devine mal les matériaux et surtout les trous qui s'épanouissent dans ma bande de roulement et toujours pas de motel.

10 heures : il fait noir. Sur mon vélo US je n'ai pas d'éclairage. Mes catadioptrés arrière et un baudrier fluorescent me signalent aux voitures, mais moi je n'y vois rien... Si je continue à rouler, je vais plonger dans un trou, bousiller mes pneus ou me casser la figure... J'avise un petit bosquet, y planque mon vélo, me trouve à proximité une languette de plat. Je sors mon poncho, confection personnelle qui, déplié, sert d'imperméable collectif pour mon vélo et moi et qui, plié en deux, avec pressions latérales, fait office de sac de couchage. J'enfile mon survêtement, me coupe une matraque et m'allonge au-dessus du poncho, avec une bombe défensive à la main gauche. Je somnole. Le trafic des voitures me berce et leur proximité me sécurise presque. Il y a du bruit dans le bosquet. Ça m'énerve un peu. Ça doit être des bestioles : elles sont chez elles ici. Je ne bouge pas et dois m'assoupir... Je suis réveillé par un grand frisson de froid. Inutile de se faire repérer en allumant pour voir l'heure. Je m'enfile dans mon sac de couchage improvisé et roupille l'oreille aux aguets. Je suis bien installé, une sacoche comme oreiller. Je n'ai pas froid et je ne reprends conscience qu'avec la clarté du soleil levant. La nuit a été bien meilleure que prévue. A 6 heures je plie bagage. A 8 heures je fais des ablutions dans un ruisseau et me rase. Je ne fais pas clochard.

Week-end à Rockville, 6 et 7 juin 1986

Mon week-end chez Jean-Michel et Isabelle se déroule bien pour moi, mais j'ai l'impression d'être le chien qui arrive dans un jeu de quilles. La frangine Catherine doit débarquer de Boston dans la soirée et je profite de ce moment-là pour me pointer avec mon petit vélo !... Formidable ! Ils arrivent à coordonner tout cela et m'embarquent même avec eux dans une "partie", me présentant comme le Français (un peu dingue) venant de Montréal à vélo. Aussi j'essaie d'imiter les habitués de ce genre de réunions. On va au frigo et l'on décapsule son Coca ou son jus de fruit... Ensuite sur une assiette en carton, comme sur une palette de peintre, on dispose des couleurs, du vert, du jaune, du rouge, c'est très joli... et ce n'est pas mauvais, mais je ne sais pas ce que j'ai mangé. Un cancérologue yougoslave, réfugié à Paris et actuellement en stage à Washington, me parle de Becquerel : il a passé un mois à Rouen. Un couple espagnol a du mal à ne pas saupoudrer leur américain d'exclamations *spanish*. Une Suissesse francophone me permet de me reposer les méninges en causant français et de finir agréablement ces agapes de plein air dans le jardin, au milieu des merles et des vers luisants.

À 10 heures PM l'obscurité envahissante déclenche le signal discret de la prise de congé de notre hôtesse très au sérieux dans son rôle. Quelques minutes après, nous atteignons l'aéroport. Nous sommes en retard malgré les infractions aux limitations de vitesse. Tous les passagers de Boston ont déjà récupéré leurs valises. Isabelle va être déçue de ne pas voir sa sœur Catherine qui, venant de Californie via Boston, a décidé de passer le samedi à Rockville. Heureusement, dans le deuxième avion venant de Boston, se trouvent sa sœur et son beau. Embrassades et *racontages* dans la voiture. Je n'ai pas à invoquer le prétexte d'être fatigué, car je le suis, pour les laisser ensemble et me retirer sur un canapé-lit où je m'effondre...

Samedi matin, *breakfast* tous ensemble et coup de fil à la maman à Lillebonne. Les frangines se disputent qui l'écouteur, qui le bigophone et J.-M. chronomètre... Départ pour Washington, le beau, sa femme, les deux enfants et moi. On se *sardine* tous dans l'unique voiture de J.-M.. Pour ajouter au confort, la climatisation ne marche pas : on n'a pas froid ! Arrêt dans un super-magasin de jouets où Catherine veut acheter des jouets US transformables pour ses neveux. Tu achètes un camion à ton gosse et cinq minutes plus tard il revient avec un cosmonaute... C'est sensationnel ! Super ! Ensuite visite du musée de la NASA. Apollo, Skylab et Spirit of St Louis se côtoient avec bien d'autres "engins volants identifiés" qui ont eu leur heure de gloire et nous semblent déjà bien désuets.

Comme convenu et prévu avec J.-M. : si on se perd de vue, chacun pour soi et Dieu pour tous. J'ai la clé et le métro me dépose à 10 minutes de sa maison de Rockville. N'ayant aucun intérêt spécial à reconduire la frangine et le beau à l'aéroport, je me perds rapidement et vais visiter le musée d'histoire de l'Homme, etc. Ils sont tous là, les musées *free* de chaque côté du Mall qui permet au Capitole de voir en face de lui le Memorial Washington, obélisque géant muni d'un ascenseur pour éviter les décès des challengers au record d'ascension qui mouraient en cours d'escalier. Impossible maintenant : pour monter il faut obligatoirement prendre l'ascenseur et, avant, la queue qui s'enroule 3 à 4 fois autour de l'obélisque aux heures d'affluence.

Je me farcis une bonne partie des musées, me reposant comme chacun dans les salles de projections climatisées où l'on récupère de la chaleur (35°) et des pieds échauffés. Les *hot dogs* sont sur les trottoirs, avec les *fresh drinks* et les bancs avec leur poubelle à proximité. Aussi quand j'ai un petit creux, j'utilise comme l'Américain de passage toutes ces commodités. Inutile de chercher la monnaie, tout est à un dollar minimum. Le métro, pas besoin de l'américaniser en *subway* ou *underground*, ils l'appellent Métro comme nous et ceci fait plaisir au Français que je suis.

Quand je rentre à Rockville par mes propres moyens vers les 20 heures, la famille Delga s'est dédoublée. Les parents sont sortis : une "partie" chez le patron d'Isabelle qui travaille dans un hôpital psychiatrique. Mais les deux enfants sont là, avec la baby-sitter qui sait que je m'appelle Régis, que je viens de Montréal à vélo, etc. Moi je ne connais rien d'elle mais, pendant que je fouine dans le frigo, elle me parle de Montpellier, sa ville natale. Il y a seize ans, elle est venue au pair s'occuper d'enfants... La mère est décédée... Elle a continué à élever les gosses... Maintenant ils sont grands et comme ça ne va plus avec le père, elle s'est installée seule comme nurse dans une petite maison où elle garde une dizaine d'enfants dont Florence. La fatigue m'obstruant progressivement l'oreille, je vais me réfugier au sous-sol où je trie mon linge à laver pour Isabelle et les prospectus et films qui m'empêchent de fermer mes sacs, afin d'en faire un petit colis pour la France.

Dimanche, réveil en douceur par les petits petons qui courent au-dessus de ma tête. Petit déjeuner et séparation : moi pour le zoo et Arlington, eux pour un pique-nique, rencontre pour parents d'enfants à problèmes. Le soir je rentre assez tôt pour aider J.-M. à débarrasser son jardin de sa "coupe" de bois, mais assez tard pour n'avoir pas à supporter la mutilation des arbustes. D'après le regard d'Isabelle, j'ai l'impression que J.-M. a fait un peu trop de zèle avec le sécateur. Toutefois il faut reconnaître que ça donne d'autres dimensions au petit jardin. Il semble avoir doublé de superficie.

Le temps paraît ralentir son rythme et on passe à quatre (une amie française est venue se joindre à nous) une soirée calme et détendue autour du barbecue. Ça nous reconditionne pour affronter la semaine et les difficultés qui pour moi s'appellent Appalaches. Lundi 9 juin 86, je quitte le premier ce havre rockevillois pour remonter la vallée du Potomac.

Arlington : cimetière des guerriers, paradis des écureuils !

Après avoir passé la matinée au zoo je me restaure sur un banc en regardant deux jeunes singes se disputer inlassablement la possession d'une bassine en plastique dont ils ne sont pas d'accord sur l'utilisation. Quand l'un l'a, il s'assoit dedans et la défend avec mains et crocs. Quand l'autre singe s'empare de la bassine, il s'en coiffe et se réfugie au sommet de son perchoir, saluant les badauds (dont je suis) avec son casque improvisé... Je prends le métro pour Arlington, où je devrais réaliser quelques belles photos. Les tombes sont toujours photogéniques. Empruntant l'escalator pour sortir du métro, une pluie d'orage me fait faire demi-tour, comme deux Californiennes : c'est-à-dire à peine arrivés en haut, pivoter pour prendre l'escalator descendant et nous abriter dans le métro. C'est ensemble que nous photographions la tombe du "soldat dont Dieu seul connaît le nom". J. F. Kennedy a droit à son flash, et la petite croix blanche de Robert, son frère, n'est pas oubliée. On visite la maison-musée de Curtis Lee et y prenons un *drink* d'adieu. Arlington c'est immense ! Si c'est le cimetière des guerriers, c'est le paradis des écureuils qui bénéficient là d'un calme et d'une sécurité qui les poussent à l'effronterie. Certains entrent dans les voitures, d'autres vous dévisagent à moins d'un mètre ou posent pour la photo.

Altoona, 10 juin 1986

Dans les contreforts des Appalaches, ma chaîne saute, tordant le dérailleur et bloquant les pédales. Me rappelant avoir laissé un motel au bas de la côte, je me laisse glisser en roue libre vers une *bed-room* en pleine après-midi. Il est à peine 5 PM. L'hôtesse ne comprend pas que je veuille louer une chambre si tôt. Je tente de lui expliquer que ma "bike is out of order". Elle est con et ne pige rien quand je lui parle de *tools* pour réparer... Elle appelle son jules, un tatoué de 2 mètres, pas plus futé qu'elle, qui enfin me montre une superbe boîte à clés à clapets très sophistiquées. Une simple clé plate de 10 et un bon tournevis auraient fait mon affaire (mes outils ont disparu avec mon Peugeot). Hélas il veut à tout prix amortir sa boîte toute neuve et me sort son arsenal de clés qui ne s'enclenchent jamais dans le sens que je veux. Voyant mon incompétence à utiliser ses super clés, il me fait une brillante démonstration et bientôt mon dérailleur git à côté de mon vélo et, devant son ardeur à poursuivre le démontage de mon cycle, je l'abreuve d'une avalanche de "Thank you very much !". Soustrayant mon vélo à mon forgeron des Appalaches, je m'enferme avec mon engin dans ma chambre. Mes roues étant débloquentées en mettant ma chaîne sur les pignon et plateau moyens, je dois pouvoir gagner la première bourgade où un marchand de cycles me mettra un dérailleur neuf.

Romney, au milieu des monts Appalaches, doit bien abriter l'orfèvre en vélocipédie et ce n'est qu'à 30 miles (45 km !). Pour combler cet arrêt prématuré, je fixe le départ aux aurores. Mon vélo reste harnaché de mes sacoches dont je n'extrait que mes affaires de toilette. A 5 h 30 je me réveille. A 5 h 45 je suis rasé et j'ai deux biscuits et une banane dans l'estomac. Ça sent la montagne. Il fait frisquet : 56°F (13°). Des lambeaux de brouillard s'accrochent aux arbres. J'ai la chair de poule et mes jambes sont toutes raides. La remontée aux sources du Potomac est pénible. J'arrive juste pour l'ouverture des magasins de Romney. Un tour dans le bled ne me fait découvrir qu'un magasin pour motos. Un "oisif" retraité qui m'observe est mis à contribution : "Où puis-je faire réparer mon vélo ?" et geste éloquent désignant mon dérailleur absent. Il est très *talkative* mon petit vieux. Je ne peux freiner son débit, mais prends l'air entendu de celui qui n'a rien compris. Quand j'essaie de résumer ce que j'ai capté dans son flot de paroles, il me fait signe de le suivre, passe dans des ruelles, s'arrête et cause avec de vieilles connaissances... Je toussote puis éternue bruyamment. Il me regarde étonné et on repart. Ses commentaires sont inintelligibles pour moi : "On irait chez un de ses amis... très habile... très gentil...". Et passant par la porte arrière d'un garage-station, il revient triomphalement avec un mécano.

Ce dernier regarde mon vélo, je le regarde, on s'est compris. Il répare les autos. Mon vélo roule et, comme il n'a pas de dérailleur, il ne peut rien faire. Par contre je comprends son américain. Il n'y a rien ici pour les vélos. Il faut aller à Cumberland, soit 42 miles (63 km). Et en avant pour Cumberland et ses mines à ciel ouvert. Ironie du sort, mon vélo à 15 vitesses devait m'éviter de souffrir en montagne et j'ai traversé les Appalaches pratiquement sans dérailleur, suant sang et eau dans les côtes. Enfin Cumberland ! Pas facile à trouver le magasin de cycles. Ils n'ont pas de dérailleur mais vont se débrouiller. Je leur abandonne mon vélo pour me taper un repas pantagruélique qui fait encore glousser les serveuses du McDonald. Une sieste et à 14 heures je récupère mon vélo qui, lui, a entre temps récupéré un dérailleur d'occasion qu'on ne veut pas me faire payer. Sympa !

12 juin 1986

L'étape est la plus longue mais aussi la plus dure (190 km). La pluie me réveille en gargouillant dans une gouttière engorgée du motel. A 7 AM, la route ruisselle mais le soleil émerge des collines de l'est. Il ne va pas tarder à tout sécher. Ma bouche devient pâteuse, plus la côte devient longue et raide. Je suis une vraie pompe à sueur : dix coups de pédales, une pinte de sueur. Je suis déshydraté, mes jambes flageolent et, dans une pente très quelconque mais sans la moindre ombre, sans le moindre souffle d'air, je dois mettre pied à terre. A travers les larmes de sueur, je vois les conducteurs me regarder, surpris,

voire intrigués. Une camionnette s'arrête même. M'épongeant le front avec ma casquette, je m'entends dire "It is OK" et, le temps que mes jambes me fassent comprendre qu'elles seraient bien heureuses d'être transportées jusqu'au prochain col, la voiture est repartie.

Je suis bien décidé, à la prochaine sollicitation motorisée, de me laisser faire. Hélas il n'y en a pas d'autres et j'arrose de mon front le macadam brûlant. Une source me permet de reconstituer mon stock interne et externe d'eau. Le coup de barre se passe avec les gros nuages noirs qui tamisent les impacts des rayons du soleil. Mais bientôt de grands éclairs de chaleur... des claquements... des grosses gouttes... Un hangar de véhicules d'occasion m'offre un abri inespéré et confortable. Dans un coin, deux banquettes m'apportent un tel confort que je crois bien n'être réveillé que par le gardien qui me fait comprendre qu'à 5 heures il ferme les grilles.

Le gros de l'orage est passé, mais les éclaboussures des véhicules humidifient autant que la pluie. Mon "K-Way" me préserve la poitrine, mais au bout de dix minutes, je suis trempé et en particulier les pieds qui bruient comme des déboucheurs d'éviers en caoutchouc. La recherche d'un motel s'impose. Premier bled, rien. "Trois miles à faire et vous aurez les hôtels !..." L'un est plein et l'autre et dernier hôtel m'engueule parce que je ruisselle sur sa moquette. *Sorry!* Et je repars sous la pluie. Quinze kilomètres plus loin, j'ai enfin un motel, alors que je retrouve, avec les inconvénients de cette douche imprévue, un coup de pédale efficace que je croyais avoir à jamais perdu dans la fournaise "pentueuse" des Appalaches. Je jette dans la baignoire tout ce qui est mouillé, enfile ce qui me reste d'à peu près sec, un survêtement, et vais me taper un vrai repas américain au resto d'en face. La corvée du lavage, rinçage, etc, ce sera pour après le repas...

Hamilton, 13 juin 1986

Mon rapatriement se fait progressivement. On recommence à causer français. Ça fait du bien. On se sent chez soi à commander son hamburger en français. Je me crois au fast-food du Gros-Horloge à Rouen.

Niagara est ma journée détente. Le cadre est merveilleux, un peu bruineux. Goat Island possède une piste cyclable qui permet de découvrir le lac Érié et les chutes sous différents angles. Je ne résiste pas au plaisir d'aller passer sous l'une d'elles. C'est déguisé en pingouins jaunes qu'on affronte la douche. Le "suroît" jaune ne serait rien s'il n'y avait pas les pieds palmés. Pire qu'à la Mosquée Bleue d'Istanbul. Tu dois non seulement défaire chaussures et chaussettes mais te nouer aux pieds des espèces de chaussons en feutrine antidérapante que tu jettes dégoulinants au retour dans un immense égouttoir de récupération.

Je compte longer l'Ontario et tiens beaucoup à voir Québec, peut-être au détriment d'Ottawa.

La drague à vélo

Pour gagner Toronto j'ai repéré la N°2 qui ondule entre la EQW (Elizabeth Queen Way) et les berges du lac Ontario. Beaucoup de monde par ce beau week-end. Pas de plages le long du lac mais de petits ports de plaisance ou des pelouses ombragées où l'on vient pique-niquer en famille. La tribu s'empare pour un week-end d'un emplacement avec table et bancs, auprès du socle surélevé pour le barbecue à gaz que l'on sort du coffre. La table, on se la garde. Vouloir poser ses fesses à l'extrémité du banc provoquerait une ruée du clan familial. Seule, on consent à partager la poubelle avec les retardataires qui ont encore beaucoup de gazon pour faire bronzette ou jouer au football. Le base-ball trop dangereux est remisé à une extrémité du terrain. Ici peu de baignade, l'eau est glaciale. Elle modifie le climat local et module la chaleur. Il est agréable de faire du vélo. On ne transpire pas en permanence.

Je pédalais nonchalamment, regardant de ci, de là. Je m'étonnais de l'inconscience suicidaire des petits écureuils qui traversaient sans arrêt la route qui prélevait de temps en temps son tribut. Soudain je suis doublé par un deux-roues. Mais quelle machine ! Des cheveux mi-longs tenus par un bandeau bleu, un beau coup de pédale régulier, un peu plus rapide que mon train de sénateur. Je passe celui d'Imperator. Je talonne maintenant. J'admire le galbe bronzé d'un mollet imberbe. Le cuissard moule deux fesses bien arrondies qui sont loin d'absorber toute la selle. Ce postérieur m'intrigue. Il a un comportement féminin. Un coup d'œil sur le maillot, là où ressort habituellement l'agrafe du soutien-gorge... Rien !?

Qui m'a doublé ? ♂ ou ♀ ? Au prochain feu rouge je serai fixé. Dans un grincement de freins, je m'arrête côte à côte, le nez pointé droit devant, mais le regard tout à bâbord. Difficile de juger ce profil grec qui semble vouloir m'ignorer, me mépriser... C'est vert. On repart. On appuie davantage sur les pédales. Ça commence à rouler vite. Mes bagages me gênent mais je ne veux pas être lâché et je veux savoir. En face, feux "orange"... Passera-t-on sur la lancée ?... Non ! On freine à mort... pour se dévisager en desserrant le cale-pied... C'est une fille !! Je lui adresse alors ma plus belle grimace... Elle a de l'humour, elle rigole... Et comme dans la chanson, au feu vert, elle est repartie, mais je suis. Au "rouge" suivant je lui lance mon "Do you speak french ?", d'entrée en matières. "No, a little"

Ça mord, mais voilà que "ça reverdit" et c'est reparti jusqu'au prochain feu. Ça me laisse le temps de préparer mes questions. Je dis avoir très soif. "No comment" de sa part. Elle ne va pas me laisser tomber et mourir de soif ? "Do you want a drink ?" Visiblement la situation prend une tournure dont elle ne sait plus comment s'en tirer avec élégance. Ça l'embête d'être vue, sirotant un Coca avec un type qui a quelques décades de plus qu'elle. Avisant un marchand ambulant sur une aire de pique-nique, elle s'exclame "Oh yes, one coke here !". C'est assis dans l'herbe que nous nous penchons sur les cartes en siphonnant nos Cocos. Elle a un joli sourire, l'allure sportive pimentée de gestes timides. Quel bronzage ! Le mien n'est pas mal non plus, mais enfin... Elle a un maillot fort échancré latéralement qui laisse passer l'air et mon regard charmé... C'est beau d'avoir vingt printemps et un corps de vestale. On se sent un vieux satyre qui ne peut livrer bataille que sur terrain reconnu d'avance et favorable. Ne pas sourire de trop : inutile de faire briller les crocs en or du vieux loup. Heureusement les lunettes Varilux, indispensables pour lui commenter la carte, peuvent passer pour des verres solaires. Surtout ne pas enlever la casquette avant de s'être assuré qu'elle aime Yul Brynner. Elle ne connaît même pas !...

On parle études, boulot, famille, vacances, etc. Il y a bien longtemps que l'on aspire plus que de l'air par nos pailles. Il faut conclure. Je propose une photo d'elle sur fond de lac Ontario. Elle me griffonne son adresse sur un morceau de papier pour recevoir la photo. Un courant de sympathie s'échange dans nos regards. On reprend nos montures, on se les enfourche dos à dos et on re-pédale chacun de son côté, agitant la main, avec le rituel Bye Bye ! Elle ne se retourne pas. Je regarde alors le papier : Yvonne Cobert... Bonne chance à ma sirène du lac Ontario !

Comment je visite Brantford, le 13 juin 1986

Une ville à l'intérieur des terres au nord du lac Erié, où l'hôte du syndicat d'initiative doit interrompre son bronzage pour me fournir quelques cartes et me confirmer que je suis bien sur la route N°2 pour Toronto, mais qu'il me faudrait faire un tour du monde avant d'y arriver parce que je lui tourne le dos. A la sortie d'Ancaster, j'ai tout bêtement pris la route West au lieu de East. L'erreur semble grossière mais à Ancaster, le point de jonction, il y a fête : des *garage-sale*. Il ne s'agit pas de vente de garages mais de leur contenu. Cette expression est à rapprocher des formules de brocante qui vide les caves et les greniers. Ici les maisons n'ont pas ces pièces d'habitat arriéré, mais par contre possèdent toutes un garage pour deux ou trois voitures. Souvent d'ailleurs les autos couchent dehors pour laisser s'entasser au fond du garage tout un bric-à-brac qui, à la belle saison, donne l'occasion d'une braderie ou d'une "foire à tout" = "*garage-sale*".

Avec mon vélo au bras (faute de mieux), je me promène comme beaucoup de couples au milieu de ce capharnaüm. Les églises méthodistes, réformistes, pentecôtistes, etc, font du racolage devant leurs porches, où des barbecues distribuent des hamburgers et des bénévoles des boissons fraîches. J'emboîte une file. L'heure est à un petit casse-croûte et l'ambiance me semble originale à Ancaster.

Ma tenue cyclo et mes cuisses bronzées semblent intriguer, dans l'ordre, 1°) les enfants qui, après m'avoir détaillé, en parlent à leurs mères ; 2°) qui regardent mes chaussures avant de remonter jusqu'à la casquette ; 3°) les hommes intrigués par toutes ces œillades me jettent un coup d'œil inquisiteur en se frottant le ventre, ou plutôt leur "outré" qui déborde du pantalon. Ce qui ne les empêche pas d'absorber Beer, Canada Dry, etc... Un sourire au gosse, avec un "Do you speak french ?" pour annoncer la couleur à la galerie. Ça marche bien en général... Vous êtes Français ! Ma grand-mère était Française, etc, et me voilà adopté par la file, on m'arrache... c'est à qui me parlera de la terre française de ses ancêtres. Heureusement je connais tout. Je suis passé partout avec mon vélo...

Pas question de payer mon hamburger, ni mon soda. On me l'offre... et quand désolé je dis que j'allais en prendre deux, aussitôt d'autres familles font signe qu'elles payent pour le Français. Je remercie à droite, souris à gauche, tape sur l'épaule par devant et marche sur des pieds par derrière. Je m'arrête à trois hamburgers mais j'aurais pu continuer. C'est la "multiplication des pains" devant l'église réformiste. Cette allusion séduit le pasteur qui me propose presque de faire un sermon dans son église...

Toronto, 15 juin 1986

La première impression détermine une réaction d'anti ou de sympathie. Montréal et New York m'ont pris à rebrousse-poil. Sans plan, obligé de suivre le flux, happé puis rejeté sur les bandes latérales « inroulables » : trous, pièces métalliques, fissures, bouches d'égouts dont les grilles peuvent me stopper net et me figer en statue équestre si je m'y plante... On essaie de rouler quand même, il faut bien avancer. Le trottoir nous donne notre revanche : d'"écrasé en sursis" sur la chaussée on devient "écraseur potentiel" sur le pavé. Mais on se fait toujours engueulé. Les coups de klaxon des énormes *trucks* et leurs injures qui, comme leurs fumées, passaient au-dessus de ma tête, sont remplacés maintenant par les gloussements scandalisés des cabas frolés ou par les jurons tabagiques des petits vieux dont les journaux s'envolent à notre passage.

Bref Toronto a eu l'heur de bien se présenter à moi. Arrivé par le *lake shore* qui étend son macadam refait de neuf que je n'ai à disputer à personne, en ce dimanche matin, je roule avec plaisir vers les gratte-ciel du centre et sa fascisante C.N. Tower. En

suivant des cyclos, j'ai découvert leur piste qui serpente dans les squares, les bassins, les ports de plaisance et les quais où sont amarrés de gros navires (de mer ?). Puis la piste disparaît soudain, me laissant au milieu d'échoppes, de marchands ambulants, d'artistes avec ou sans chevalet, de caricaturistes, de mimes, etc. Je suis en plein Harbour Front Park, près du fameux Eaton dont les galeries attirent les promeneurs du dimanche venus pour le spectacle et arnaquent l'estivant qui veut son souvenir de Toronto.

Bref Toronto me séduit et sécurise. La gare étant proche, je vais mettre ma bike à la consigne. Elle n'aime pas que je l'abandonne sur le trottoir ou que je l'enlace de force avec le premier poteau venu. La tranquillité de la consigne lui plaît et à moi aussi. Tout détendu je photographie un monument aux morts qui semble importé de France et plus particulièrement du Nord. Dans le granit sont gravés : Arras, Cambrai, Amiens...

Churchill a oublié son cigare du côté du magnifique City Hall où s'époumonent des orateurs pour une "meilleure justice". Des hommes-sandwiches, tels des lutins ambulants dans la foule, vous mettent sous les yeux les slogans à répéter. Des gosses passent la tête à travers des cartons où on lit "Libérez Papa".

N'étant encombré d'aucun bagage, je m'accorde même l'escalade de la CN Tower (CN= Canadian National, qui contrôle tous les moyens de transports et de communications au Canada : les trains dépendent de la CN). Au bas de la tour, un robot, actionné par un étudiant caché derrière une vasque de fleurs, vous accoste, vous parle et surtout vous tend un prospectus pour le restaurant mobile le plus haut du monde : 545 mètres, la tour la plus haute du Monde ! Vue magnifique et imprenable (sauf par brume comme ce jour-là). Restaurant mobile.

Mes 3 copains de 3 Rivières

Trois Rivières : ville universitaire, ville étape entre Québec et Montréal. L'orage prévu par la météo québécoise est bien au rendez-vous de l'après-midi. Il me fait connaître mon premier ami et réaliser ma meilleure moyenne sur 100 kilomètres le lendemain : 136 kilomètres entre 7 h 30 et 12 h 30 avec 45 minutes de breakfast, disons 136 kilomètres en 4 h 15, soit 32 km/h. Il faut reconnaître que j'ai un allié précieux et dangereux qui manque de me déséquilibrer plusieurs fois : un vent de dos soufflant à 50 km/h et sûrement plus sur le vieux pont métallique enjambant le St Laurent. C'est d'ailleurs à pied, courbé en deux, poussant en crabe mon vélo, et transi de froid que je mets le pied dans la Plaine d'Abraham.

Les éclairs de chaleur déclenchent l'ouverture des vannes. Les gros nuages noirs ne se "retiennent" plus. D'énormes gouttes criblent le macadam autour de mon vélo. Moi qui mettais en doute la météo québécoise, je change rapidement de jugement et avise un refuge contre le déluge qui me court aux fesses sur toute la largeur du St Laurent. Je m'engouffre dans une petite remise-étable et entends presque avec bien-être la pluie crépiter sur la tôle rouillée et hélas en dentelle de mon abri. Il y a bientôt presque autant d'eau tombant du toit que du ciel. Enfin soyons juste, la pluie ne dégouline qu'en trois coins et, en me mettant au garde-à-vous dans le quatrième, je suis au sec. Accalmie... "Repos !". Réflexe militaire acquis, j'ose un pied en avant et un nez dehors.

Dans l'habitable en face, derrière le rideau soulevé, six yeux me regardent : Michel, Marie-Line et le petit Samuel... Je souris en mimant "Qu'est-ce qu'il vient de tomber !" On m'invite à entrer. Samuel, cinq ans, laisse tomber son chat pour venir voir la "nouvelle bête" que Papa a fait entrer. Il y a quelque temps douze poulettes m'avaient précédé et caquettent dans la pièce à côté. Elles sont grandes maintenant et elles pondent... L'autre jour, c'est un poulain que Papa a lâché dans l'herbe folle de la pelouse. Il fait du crottin et mange des pommes dans la main. En me dévisageant, Samuel me demande : "- Et toi, qu'est-ce que tu fais ? - Du vélo !". Cette réponse lui semble équivoque. Aussi me lance-t-il interrogateur : "- Du bicycle ? - Ok ! - Et puis quoi encore ? - Je peux raconter des histoires : le Petit Poucet, Blanche-Neige. - Non, je veux Gris-Gris et Croque-Noix", me dit-il en bondissant du tabouret sur la table où, se hissant sur la pointe des pieds, il parvient à glisser sa menotte au sommet du buffet, faisant choir quelques livres d'enfants. Il dévale de son échafaudage et ramasse une superbe reliure avec deux écureuils : Gris-Gris le folâtre et Croque-Noix le besogneux. Il m'explique ensuite son livre d'éducation sexuelle où, dans la salle de bains, Papa et son fils se regardent le zizi tandis qu'à la page suivante Maman et sa fille se regardent... ??

Je ne veux pas m'imposer. Je préfère qu'on me retienne. Je choisis le moment psycho-dramatique où le jour tombe, où l'estomac se creuse et où la pluie fouette sauvagement les vitres, pour me lever et décréter qu'il faut que je parte, que le petit a sûrement besoin de dormir, sachant très bien qu'il est mon plus fidèle allié dans la place. Il pousse même le zèle un peu trop loin, me déculottant à moitié en s'accrochant à mon cuissard. C'est un temps à ne pas mettre un chien dehors et, quand on est "écolo" et de plus au Québec, on ne boute pas dehors un Français. Je reste donc, partageant avec eux la salade, l'œuf, l'eau et le pain, et avec les araignées un matelas au grenier.

Le deuxième copain c'est Marian, le Polonais errant. Pour lui, c'est la fuite de la Pologne, c'est la liberté avant tout. Ils étaient onze, ils sont tous partis... Marian n'a pris que l'essentiel : sa Christine et dans le baluchon la petite Dorothee. Echoués en France, il travaille pendant deux ans chez Renault à Cléon. Un beau-frère ayant fait son trou au Québec, il décide d'y faire le sien. Entre temps un petit Christophe est venu tenir compagnie à Dorothee. La construction de la maison c'est pour l'année prochaine.

Marian c'est l'indomptable, le fougueux, c'est l'accueil sans réserve, c'est la famille, c'est la porte ouverte aux amis des amis qui passent au Québec. Dorothée, six ans, après m'avoir observé à distance, va chercher sa copine Geneviève et on monte ensemble en première ligne. Le canapé où je suis installé est pris d'assaut. Les verres d'eau fraîche réclamés d'urgence par le cyclo assoiffé sont toujours aussi frais, mais de plus en plus "pastisés". On passe à table, une nourriture bien française ! Christine me tend une côtelette, non ! deux pour les hommes... Du vin dans mon verre. Que tout cela semble bon après ce régime de fast-food au Coca... Merci Christine !

Vers 11 heures, Marian n'a même plus de cigarettes à offrir à son voisin venu voir le Français pédalant. Les hommes décident d'aller ensemble en chercher. Je suis embarqué en voiture, regrettant presque de ne pouvoir donner suite à une somnolence "vinifiée" extrêmement virulente. Mais cette défaillance physique n'est que passagère, devant le spectacle du Rio où la bière n'est pas mauvaise et où les danses bien rythmées gardent un pouvoir stimulant même après 150 kilomètres de vent debout. Les cigarettes semblent être appréciées des fumeurs et un peu moins des danseuses qui les gardent difficilement coincées entre leurs grandes et petites lèvres. Spectacle inattendu que ces danseuses dans un bourg de 7 000 habitants, disons de 2 000 mâles si on élimine les enfants. Sacré Marian ! La petite Dorothée, aussi généreuse que son père, abandonne tout, me laissant sa chambre, son lit et ses poupées pour une nuit.

Les lendemains de telles virées sont toujours un peu pénibles. Aussi décidé-je de m'en tenir au footing forcé du pont Laviolette "interdit aux cyclistes", bien que passage obligé sur le St Laurent pour gagner la rive gauche. Aussi, au lieu de chevaucher son vélo, on marche à ses côtés. J'envisage la visite guidée des "3 Rivières" proposée par Marie-Brigitte, une cyclote côtoyée au sortir de Québec pendant quelques kilomètres sur la 138 qui longe le St Laurent jusqu'à Montréal. Un coup de fil me confirme que le petit bout de femme, au coup de pédale saccadé et à la chevelure cuivre agitée par un fort vent de face, a bien rejoint son Denis (qui est devenu mon troisième copain) malgré ses brûlures de soleil et ses courbatures dorsales. Je l'ai hier soir un peu lâchement abandonnée à son sort, prenant le large...

Rendez-vous est donné au square Champlain pour visiter les Forges de St Maurice et l'île St Quentin. La passion partagée de Brigitte et Denis, c'est la musique. Où suis-je tombé ? Moi qui chante faux et qui n'entend rien à la musique. Heureusement que dans un domaine, celui du vélo, je n'ai plus mes preuves à faire auprès d'eux. Je vais être minable auprès de ces fanas de Bach, Bartok, Beethoven et Borodine pour la lettre "B", alors que je ne sais plus qui mentionner pour arriver à Strauss. A eux deux, ils ont mon âge. Elle travaille en intérim à la Sté des Alcools pour poursuivre ses études de musique. Lui, en attendant les sollicitations pour des concerts, est prof suppléant, remplaçant au pied levé le titulaire désireux de s'offrir une journée de pêche sous prétexte officiel d'une rage de dents. Pour assurer d'autres revenus, Denis s'est spécialisé dans la préparation des instruments de musique à percussion. Il me fait visiter son atelier qu'il partage avec un luthier qui confectionne et répare des violons. C'est extraordinaire mais c'est surtout impressionnant de voir des artisans amoureux de leur métier, où seul le résultat compte : le "timbre musical". Peu importe le temps, les soirées passées à reprendre et à réaccorder. C'est le petit air final que l'on joue juste qui donne le "satisfecit" et permet de réclamer un forfait de remise en état pour ces "smicards" de la musique.

Hier soir j'ai arrêté mon étape à la jonction de la 344 qui longe la rivière des Prairies au nord de Montréal et la 117 qui devait me mener, après 40 kilomètres, à l'aéroport de Mirabel. Un dernier *breakfast* dans le McDonald en face de mon motel. Là je fais une entorse à mes principes d'allègements maximum en gardant la petite cuiller en plastique au sigle McDonald pour compléter ta collection de cuillers-souvenirs qui s'enrichissait des "armes" de toutes les villes où tu mettais le pied.

Les queues des guichets sont fastidieuses et longues, mais la fouille a en plus quelque chose de discriminatoire qui vexé et insurge. Aurais-je le profil d'un terroriste ? Ma sacoche de vélo est inexorablement fouillée. C'est humiliant de devoir déballer son petit savon aplati dans une boîte à pastilles et d'exhiber une brosse à dents presque totalement amputée de son manche (poids et volume, préoccupations premières du cyclo). Il me faut montrer que le petit boîtier noir n'est qu'un inoffensif appareil de photo Minox. Je bois à mon bidon pour lui prouver que c'est un breuvage et non quelque substance chimique dangereuse.

Mon antivol métallique Krytonique déclenche le signal. On me somme d'ouvrir le sac en plastique où il est enroulé au creux d'un survêtement qui a 30 jours de bons et loyaux services. Mon contrôleur n'a pas l'air d'apprécier à sa juste valeur ce "suaire" gardant encore toutes les empreintes de mes efforts sportifs. Il m'interdit de remettre dans ma sacoche la clé qui me sert à retourner à l'intérieur mes pédales, ainsi que deux chambres à air. Ceci m'énerve un peu. Je demande des explications : aurait-on peur que je dévisse les hublots ? "Ça doit voyager dans la soute à bagages. Allez enregistrer cela auprès de votre compagnie aérienne !". Quoi ? Refaire la queue pour ces trois bricoles ? La moutarde me monte au nez... Non ! C'est pire que ça. Les larmes me viennent aux yeux... J'éternue, mon douanier aussi. Les hôtesses se sauvent en se tamponnant les yeux.

Une sirène retentit. Le comptoir de fouille est évacué. Par contre je suis maintenu sur place par deux policiers, revolver au poing, qui plissent le nez avant d'éternuer le plus martialement possible à tour de rôle. On me bloque dans un bureau... Papiers. Passeport. Pourquoi êtes-vous au Canada ? Qui peut répondre de vous à Montréal ? Et sur la table, l'objet du délit : ma bombe auto-défense que ce foutu contrôleur s'est appuyé contre la narine...

Après une sérieuse engueulade (il est vrai que, si par inadvertance la bombe avait fonctionné dans le cockpit, on aurait fait de sacrés loopings !), j'abandonne bombe, clé et chambres à air sur le bureau, trop heureux de redevenir un anonyme passager du

vol 032 sur Paris, après avoir été la vedette de la porte de contrôle "C".

Fiches techniques

A) Le moteur

- 1ère mise en service le 7/4/35— Grand gabarit : hauteur hors tout : 181 cm ; poids au départ le 22/5/86 : 92 kg ; poids au retour le 21/6/86 : 84 kg— Régime au repos : 58 pulsations/minute— Consommation d'eau : sous 20° : 3/4 litres/jour ; sous 35° : 6/10 litres/jour— Consommation calories : 4 repas type *eggs*/bacon ou hamburger ; fruits et yaourts— Moteur qui a fumé entre 25 et 40 ans (1 paquet/jour), rien depuis— "Servo" et ordinateur incorporés capables de fonctions multiples : orientation et lecture de cartes ; traduction et interprétation des panneaux et sigles ; traduction de français en "petit nègre américain" ; calcul et conversion km en miles (1 mile = 1,609 km), centigrade en Fahrenheit (30°C = 86°F), francs en dollars (1 \$ = 7 F 50)

B) La mécanique

Cycle Peugeot volé à New York remplacé par vélo US Trek ; vitesse de pédalage 60 coups/minute ; 3 000 kilomètres en 20 jours, ce qui fait 150 km/jour, 8 à 10 heures de vélo/jour, 200 heures sur une selle, 600 000 coups de pédale, moyenne de 16 km/h, on est loin des 45 km/h du Tour de France, mais ceci est à la portée de n'importe quel quidam un peu entraîné.

C) L'équipement

Le vélo : 1 rétroviseur très utile pour garder ses arrières ; pneus 700 x 28 ; pas d'éclairage sur le vélo US (heureusement les jours sont longs en juin) ; 1 bidon ; 1 chambre à air sous la selle ; 1 trousse de réparation ; 1 pompe ; 3 rayons

L'habillement : sur la tête, casquette (le soleil est dangereux), lunettes Varilux ; sur le corps, maillot cycliste dont on apprécie les deux poches arrière, cuissard doublé chamois, des gants par intermittence pour équilibrer le bronzage, une montre à quartz qui, après s'être embuée, s'est balancée le reste du temps au guidon ; sur les pieds, socquettes et tennis qui tolèrent le cale-pied et qui permettent de marcher, à droite cale-pied complet avec serrage, à gauche mini cale-pied, plus pratique pour mettre pied à terre et repartir aux feux

Sacoche avant (4 kg) ; cartes routières dans un étui en plastique ; papiers + enveloppes + stylo ; couteau 6 lames + petite cuiller ; nécessaire de toilette ; K-Way à queue type cyclo qu'on n'est jamais heureux d'utiliser ; 1 boussole + 1 sifflet ; 1 petite lampe électrique toujours utile ; 1 appareil photo Minox ; 1 bombe d'auto-défense, utilisée contre les chiens mais qui peut occasionner bien des ennuis au contrôle à l'aéroport ; 1 porte-monnaie pour la mitraille, l'ouvre-boîte et la clé de l'antivol ; mon portefeuille + passeport + carte Visa très pratique

Petite valise sur porte-bagage arrière (5 kg) : 1 survêtement, le "smoking" du cyclo ; pull + T-shirt + short ; cuissard et maillot de rechange ; cartes et Guide du Routard Canada-USA très bien conçu ! ; chaussettes, mouchoirs qui ont fini en chiffons ; le tout enveloppé étanche dans un K-Way et mon "poncho" convertible en imper et sac de couchage.

Les vestiges des bas-côtés

Inlassablement à longueur de journée, je cycle en funambule sur cette bande blanche qui sépare le macadam du reste c'est-à-dire de tout le Far West. J'en ai une indigestion de cet interminable spaghetti que mon front arrose de sueur. Je l'avale péniblement et le rejette ensuite dans mon sillage. Mais vient-il à disparaître, il me manque. Je suis comme déséquilibré. J'incline alors à tribord, ayant acquis ce réflexe : "Si tu dois tomber, tombe à droite !", hors d'atteinte des monstres qui te frôlent.

Aussi ces bas-côtés, je les connais. C'est la *bad zone*, celle des malchanceux dont le pare-brise ou le pneu a éclaté, celle des handicapés dont le moteur fume ou l'essieu traîne à terre, celle des parias (clochards, cyclos, auto-stoppeurs), celle des écrasés (quadrupèdes téméraires, reptiles inconscients)... C'est aussi la piste empruntée par Ali Baba et ses quarante voleurs. Elle est jalonnée d'une multitude d'objets hétéroclites qui rempliraient une caverne ou combleraient une décharge publique. D'étranges rencontres sur ces bas-côtés : insolites, souvent macabres, parfois érotiques. Des énigmes qui meublent les *milages* quotidiens. Ici débris de pneus et, en contrebas, attelage retourné : éclatement et perte de contrôle. Cabine tordue... ça a du se passer cette nuit... le chauffeur a-t-il pu voir le soleil se lever ou s'est-il enfoncé à tout jamais dans les ténèbres opaques, avec pour marche funèbre le défilé mugissant des *trucks* ?

Les Appalaches, décor féérique en ce petit matin. La brume étend hélas un voile mortuaire de la cime des arbres au ras du macadam. En ombres chinoises je vois bondir les rescapés, le camion a freiné, mais le choc a eu lieu... Une biche sur trois pattes clopine devant moi, tirant quelque chose... sa patte arrière et ses intestins... Elle s'écroule dans le fossé. Son œil angoissé roule, humide et déjà ténébreux. Un camion au pas croise un cycliste et se croisent aussi nos regards, écorchés et impuissants.

Dans nos rétros nous voyons s'agiter l'adieu d'une patte dans un fossé. Putain de vie !... Que la visibilité devienne bonne ! Que les biches restent dans la forêt ! Ça fait la troisième que je vois écrasée et j'en verrai cinq en deux jours d'Appalaches. A l'attendrissement de ce pelage chaud, caressé par la mort, succède l'abominable spectacle putride et puant du ventre ballonné où des vers se tortillant disputent à des mouches bourdonnantes une dépouille nauséabonde.

Je passe sous silence les petites victimes de la circulation : le scarabée qui éclate sous le pneu, le papillon aux ailes bariolées, aplati en décalcomanie sur le goudron, ou le lézard qui ne retraversera plus la route... Sans sépulture on trouve aussi quelques chiens et davantage de chats, ce qui ne veut pas dire qu'il y a plus de chats écrasés que de chiens. Je crois que les liens affectifs sont plus grands avec ces derniers et que les propriétaires les recherchent plus et leur font ensuite un enterrement digne de leur passé commun. Suivant les régions, l'opossum tapisse plus de macadam que le porc-épic et vice-versa. Mais partout le souffle des voitures agite longtemps encore la queue bombée de l'écureuil après le laminage intégral de son petit squelette. Ne vous faites pas trop d'illusions sur la résistance des carapaces de tortues : les *trucks* vous les rendent difficilement identifiables. Par contre le serpent écrasé gagne beaucoup plus en largeur qu'en longueur.

Godasses, T-shirts, briquets, pantalons, lunettes sont trop fréquents pour retenir l'attention. Une boussole m'a fait mettre pied à terre : aiguille aimantée lumineuse, angle de déclinaison, état impeccable, mais quand j'ai compris qu'elle me faisait tourner en rond, je l'ai renvoyée dans les pâquerettes. Arrêté pour une "vidange de radiateur", je suis intrigué par un morceau de nylon à petites fleurs bleues. Remué du bout du pied, il déroule ses bretelles. J'ajuste le "jet" et le "bonnet" se gonfle et prend forme. C'est un soutien-gorge... de petit format... juvénile ou desséché ? Mais comment est-il arrivé là ? Et en pédalant on se fait son petit roman. Style Harlequin : "Il l'avait dégrafé pour glisser sa main plus près de son cœur affolé". Rapport CIA : "Sur le bras de l'adolescente on a relevé de nombreuses traces de piqûres. Tout laisse à penser à une overdose. Le viol n'est toutefois pas écarté. Elle ne portait aucun sous-vêtement". Scénario hard classé X : "Haletant il dénude l'épaule. Sa bouche assoiffée croit saisir le mamelon convoité. Déception, un dernier obstacle s'interpose, carcan arriéré d'une époque non libérée : un soutien-gorge. Rageur, il l'arrache et le balance par la portière..." Genre MLF : "Un permis tout neuf, une voiture d'occase toute vieille. Elle, 18 printemps, transpirait au volant. 90°F dehors, 10°F de plus à l'intérieur, les mains moites d'émotion conductrice. La robe collée au dos, une rigole de sueur entre les seins. Elle se tortille sur son siège, son soutien-gorge la gêne... Par pour longtemps : dans un mouvement de libération elle le lance par la portière." Suivant votre imagination et le temps dont vous disposez, et on en a beaucoup à vélo, vous adoptez une de ces versions ou en inventez d'autres.

Bref ne croyez surtout pas que les routes américaines sont des décharges publiques, bien au contraire. Elles sont parmi les plus propres que j'ai parcourues, Suisse et Hollande à part. Mais pour ces derniers, leur "nanisme" réduit leurs problèmes à l'entretien d'un jardin tandis que le gigantisme des USA se confronte à un continent. Néanmoins la France et même l'Angleterre et tous les pays méditerranéens peuvent critiquer la manière, mais reconnaître l'efficacité des lourdes amendes (500 \$) et de la délation qui guettent le "pollueur": pas vu d'épaves de voitures ! Toutefois en 3 000 kilomètres, j'aurais pu collecter de quoi équiper une compagnie d'unijambistes (la godasse isolée était fréquente mais beaucoup plus rare la paire complète). Pour les accompagner dans leur marche à cloche-pied, j'aurais pu habiller de la tête aux pieds, avec toute la lingerie intime, et même du change, deux ou trois AFAT.

Bref les routes m'ont semblé propres, presque plus propres que certains quartiers de grandes villes. Il faut dire que j'avais le don de me paumer loin des quartiers résidentiels.

Régis de la Hennerie

N.D.L.R. : Contrairement à notre ami Régis, il en est certainement parmi vous pour qui l'anglais c'est de l'hébreu !... Voici donc un petit lexique des mots employés par notre "américain pédaleur" dans son récit.

"Sorry ! I am sorry !" : "Désolée ! Je suis désolée" – "Mitou" (pour "me too") : "Moi aussi" – Fast ! Quickly ! : Vite, vite ! – Very tired yesterday - plane from Paris - too sleep ! : Très fatigué hier - avion depuis Paris - trop dormi ! – lorries : camions – english words : mots anglais – "Sorry, I go to bed" : "Désolé, je vais me coucher" – "OK with your bike" : "Vous pouvez avec votre vélo" – Shake-hand : poignée de mains – laundry : laverie automatique – flat : "à plat" – truck : poids-lourd – tyres : pneus – bike : bicyclette – "open at 11 am to 7 pm" : "ouvert de 11 h à 19 h" – cop : flic – vacancy : congés – "spanish" : espagnol – free : gratuit – "fresh drinks" : boissons fraîches – bed-room : chambre – ma "bike is out of order" : ma bicyclette est cassée – "tools" : outils – "Thank you very much" : "Merci beaucoup" – "talkative" : bavard – "it is OK" : "c'est d'accord" – "Do you speak french ?" : "Parlez-vous français ?" – "No, a little" : "Non, un peu" – "No comment" : aucun commentaire – "Do you want a drink ?" : "Voulez-vous un verre ?" – "Oh yes, one coke here !" : "Oh oui, un Coca ici !" – "lake shore" : bord du lac – "bad zone" : mauvaise zone – "milages" : parcours